

August Strindberg (1849-1912)

Ecrivain suédois, mort d'un cancer.

De *La sonate des spectres* :

Bengtsson – Personne ne sait – mais on dit qu'à trente-cinq ans elle en paraissait dix-neuf, ce qu'elle a réussi à faire croire au colonel... Dans cette maison... Vous savez à quoi sert ce paravent japonais noir, à côté de la chaise longue ? On l'appelle le paravent de la mort, et on le déplie quand quelqu'un va mourir, comme dans les hôpitaux...

Johansson – Quelle maison horrible... Et c'est ici qu'un étudiant rêvait d'entrer, comme si c'était le paradis...

Funérailles

De *La danse avec la mort*¹ :

Il est bien vrai qu'au moment où la mécanique s'arrête... il ne reste de chacun de nous qu'une brouettée d'engrais pour la plate-bande du jardin, mais aussi longtemps qu'elle tient, il s'agit de ruer et de frapper, des pieds et des mains, jusqu'à en crever. Voilà ma philosophie.

Dans *Le Pélican*², toute première scène, à l'intérieur d'une maison, on apprend que le maître de maison vient de mourir, qu'on est en train de l'enterrer, par cette réplique de sa veuve à la servante :

La mère : Ferme la porte s'il te plaît, je ne supporte pas cette odeur de phénol et de brindilles de sapin.

Explication : en Suède une coutume veut que l'on répande des brindilles de sapin sur le passage d'un cortège funèbre. Par ailleurs, il était habituel d'injecter du phénol dans les veines du défunt pour retarder la putréfaction du corps.

On se rend peu à peu compte que l'ambiance familiale est viciée par la féroce avarice de la mère. Alors que l'argent ne manquait pas, on ne pouvait ni se chauffer ni manger à sa faim.

A la fin, le fils, Fredrik, incendie la maison et déclare qu'il n'y avait « rien d'autre à faire ». Sa sœur, Gerda, l'approuve et ils restent dans le salon peu à peu envahi par la fumée.

Gerda : Serre-moi fort, petit frère, nous ne brûlerons pas, nous serons asphyxiés par la fumée, tu ne sens pas comme ça sent bon, ce sont les palmiers qui brûlent et la couronne de lauriers de papa, maintenant, c'est l'armoire à linge qui brûle, ça sent la lavande, et maintenant, les roses ! Petit frère ! n'aie pas peur, ce sera bientôt passé, frère chéri, chéri, ne tombe pas, pauvre maman ! qui était si méchante ! Tiens-moi plus fort...

Un double suicide heureux qui n'est pas sans rappeler celui d'Axël et Sara à la fin d'Axël, de Villiers de l'Isle-Adam...

Animaux

*Mademoiselle Julie*³ est une pièce fort simple avec trois personnages. Le personnage, une jeune aristocrate, s'éprend une nuit de son valet, Jean, un amour où il

¹ Edition de l'Arche.

² Flammarion, 1997, pour la traduction française de Régis Boyer.

entre plus de manipulation réciproque que de tendresse. La situation devient telle (le père de Mademoiselle va rentrer) qu'ils décident de s'enfuir et de s'exiler tout de suite. Julie veut emmener son oiseau, sa serine, dans sa cage. Jean soutient qu'on ne doit pas s'en embarrasser.

Mademoiselle : Non, je ne la laisserai pas dans des mains étrangères ! Tuez-la plutôt !

Jean : Alors, amenez cette bestiole, je vais lui couper le cou !

Et il le fait, sur un billot, avec un tranchoir, déclenchant une tirade furibonde de Julie :

Mademoiselle : (...) Croyez-vous que je ne peux pas supporter de voir du sang ! Croyez-vous que je sois si faible... oh !... Je voudrais voir ton⁴ sang, ta cervelle sur un billot... Je voudrais voir ton sexe tout entier nager dans une mer de sang comme cet animal-ci... Je crois que je pourrais boire dans ton crâne, je voudrais baigner mes pieds dans ta cage thoracique et je pourrais te manger le cœur tout rôti ! (...)

Suicide

A la fin de *Mademoiselle Julie*, l'amour scandaleux est connu, le père de Mademoiselle va rentrer.

Mademoiselle : Que feriez-vous à ma place ?

Jean : A votre place ? Attendez !... En tant que personne de noble naissance, en tant que femme, en tant que... déchue. Je ne sais pas... si ! maintenant, je sais !

Mademoiselle (*prend le rasoir et fait un geste*) : Comme ça ?

Jean : Oui !... Mais moi, je ne le ferais pas... Notez bien cela ! car il y a une différence entre nous !

Elle commence par refuser et puis, comme le Comte son père arrive, Jean insiste, elle se décide.

Fin de la pièce.

³ Flammarion, 1997, pour la traduction française de Régis Boyer.

⁴ Les deux personnages alternent le tutoiement et le vouvoiement, les expressions d'amour et de haine, les convenances et la grossièreté la plus débridée.